Document generated on 10/11/2024 10:29 p.m.

Liberté

Le chemin de terre

Jean Pierre Lorange

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32472ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lorange, J. P. (1996). Le chemin de terre. *Liberté*, *38*(4), 55–60.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JEAN PIERRE LORANGE

LE CHEMIN DE TERRE

> *L'appel du vent qui me parle sans arrêt dans les feuillages; langage serré, pressé, qui insiste. Un jour je te suivrai. Quelque chose au plus profond de moi-même te répond, voix déchirée! Je ne traverserai plus le monde comme une fête, et peut-être n'avait-il pas besoin de mon témoignage.*
> *Qu'importe? Il* faut *partir.*
>
> Gustave Roud

Il suffit de me promener quelques heures dans la forêt ou sur un chemin de campagne, il me suffit de marcher dans un champ de salicaires ou d'épilobes pour que la réconciliation ait lieu, pour qu'une sorte d'écriture encore muette appelle son narrateur. Une voix se lève alors doucement, lente, presque neutre, une voix ne s'adressant à personne, mais qui pourtant parle, épelant le monde avec l'autorité et la patience d'un mourant.

Le premier été de ma fille, nous avons loué une petite maison au bord du fleuve et chaque matin j'allais marcher avec elle, la portant sur mes épaules. La maison était située sur le bord d'un précipice au bas duquel passait une voie ferrée qui longeait la côte entre des rochers abrupts et des aulnes et, bien qu'il coulât

sous nos yeux, le fleuve nous était par là inaccessible. Il fallait donc faire un long détour en empruntant la route principale, soit en allant vers l'ouest où celle-ci s'arrêtait après un ou deux kilomètres et se transformait en un étroit sentier rejoignant la voie ferrée; soit en allant vers l'est où, un peu avant le village, il y avait un chemin de terre qui menait à la grève entre des propriétés fort distantes les unes des autres.

Ce matin-là, nous sommes partis vers l'est. Le soleil n'était pas encore très haut dans le ciel et il faisait déjà chaud. Sur la route, quelques maisons, dont certaines étaient inhabitées, puis une terre en friche où paissaient tranquillement deux chevaux à saluer. En bas de la colline, le sentier nous attendait avec son air plus frais qui retenait un peu de l'humidité du fleuve. Mon pas résonnait, sourd, contre la terre racineuse et mon souffle était bruyant. Cela faisait une heure que nous marchions ainsi et la présence silencieuse de ma fille commandait en moi l'irrésistible besoin de parler. Je n'avais rien à dire, mais la voix se leva encore, se contentant de faire le simple récit de ce qui était. Récit que ponctuait, en s'y mêlant, le doux balbutiement de l'enfant. La voix semblait préoccupée par la seule description des choses, comme si, pour qu'elles puissent vraiment m'atteindre, il lui suffisait de les appeler par leur nom. Ainsi se détachaient d'une confusion (qui n'était pas moins belle) telle ou telle plante, tel animal, telle couleur, telle odeur que les mots, au moment où ils venaient pourtant s'immiscer entre moi et les choses, ne pouvaient que soutenir dans leur présence fugitive. Jamais ceux-ci, n'allant au-devant de nul souci, ni l'enfant, ne m'apparurent si légers qu'en ces instants fragiles. Instants de plénitude, où le désir n'était plus ligoté à un quelconque projet, où l'impatiente raison cessait enfin de s'agiter, où chaque chose, chaque plante, chaque arbre – les

fleurs ou les fruits tombant de leur support, l'escargot sur sa feuille, la chrysalide immobile – semblaient se mettre à crier d'un commun accord : « je suis » et « pas encore ». Et moi aussi, j'étais d'accord : d'accord avec le merle piochant la terre et déchirant le ver, d'accord avec l'insecte rongeant la feuille de l'arbre, d'accord avec l'écureuil bourrant ses bajoues, d'accord avec le corbeau emportant l'oisillon dans son bec. Si habitué à dénoncer la supercherie des mots, pourquoi acceptais-je si facilement que le mot *nuage* retienne ce nuage-ci, que les arbres ne s'effacent pas lorsque je disais « les arbres », que le fleuve ne cesse pas de couler lorsque je prononçais son nom ? J'avais l'impression de me glisser entre les mailles du monde, mais seulement là où il me permettait de glisser, de le voir, là où il voulait bien se laisser voir. Et au-dessus des choses, la voix, devenue paternelle, parlait à l'enfant : « Mon enfant, imprègne-toi de ce monde impénétrable. »

Le sentier se perdait dans un pré que traversait la voie ferrée. Le vent soulevait nos cheveux, le fleuve était proche. Ici, la nature était encore plus calme, le bleu imprégnait nos peaux ; ma fille, toujours muette, me montrait du doigt l'étendue. Le lent cumul des nuages dans le ciel marin. Les ailes éclatantes des goélands. Sur la grève, la fleur fanée à demi ensevelie. Le bruissement des graminées sauvages. Le galet acéré où se pose un pied nu.

L'éternel, devenu indésirable, du moins son nom, cherchait encore à me séduire à travers le mica étincelant du sable et je goûtai pendant quelques secondes le faux réconfort qu'il procure. Mais les algues mortes, les coquilles vides, les milliers de petites crevettes séchées, les crabes sur le dos dont les pinces ballottent, et les méduses écrasées, la mort, la mort partout qui enveloppe, pétrit, malaxe, la mort qui attrape, brasse, broie

et déchiquette : – « Pourquoi ne puis-je participer à cet instant autrement qu'en y faisant pénétrer cette ombre qui me sert de conscience ? » « Serre ma main, petite. Regarde le mouvement des feuilles dans cet arbre. La majesté des nuages qui recouvrent nos têtes. Écoute la rumeur infinie des vagues. Le doux hululement que fait le vent dans nos bouches entrouvertes. »

Ma fille s'est endormie. Je l'ai posée sur le sable et me suis couché près d'elle pour la protéger du vent et du soleil. La lumière épuisait mes paupières. J'avais envie de dormir à mon tour. La marée s'éloignait en découvrant les battures vertes comme de la laitue, et le clapotis nonchalant de l'eau, comme un souffle près de s'arrêter, s'installa en moi comme une pensée propre. J'ai planté mes deux mains dans le sable tiède et la voix, poursuivant toujours son récit, avait maintenant la tâche de raconter la rumeur de la mer. Je m'endormis en pensant que nos corps pourraient peut-être se dissoudre dans autant de lumière. Qu'il est difficile de seulement être.

En revenant par le sentier, quoique mes pas fussent plus rapides, il me sembla encore possible de regagner lentement les choses, la terre. L'aller avait été facile, mais le retour m'apprenait qu'il fallait maintenant grimper ce que je n'avais même pas eu l'impression de descendre. C'est là que le souvenir m'attrapa – presque par les jambes, le souvenir d'un chemin de terre entre des sapins et des trembles effeuillés qui s'élevait au-dessus de moi, non pas comme un chemin mais une frontière, palissade brunâtre semblant rejoindre le ciel. De chaque côté de lui, au-delà de cordes lâchement tendues entre de petits poteaux blancs et rouges, il y avait une large tranchée où des arbres étaient tombés, encore tenus par quelques racines, l'écorce en lambeaux, montrant une chair plus blanche qu'aucune peau de

femme. Mes pas laissaient leurs empreintes dans la terre, parfois si profondément qu'il fallait que quelqu'un m'aide à en sortir – il est parfois difficile d'échapper à ses propres traces. J'ai pris une poignée de cette matière brune et humide où s'enchevêtraient des fragments de feuilles décolorées entre lesquels glissaient de petits cailloux gris. Je me souviens encore du contraste entre la chaleur de la terre et celle de ma peau. Je l'ai portée à ma bouche, mais une secousse emporta ma main et ce qu'elle contenait. Le ciel s'embua : ainsi prend fin le souvenir. Depuis, j'essaie souvent d'en déterminer l'origine en cherchant à mesurer la longueur des doigts qui saisirent cette poignée de terre, mais je ne vois plus qu'une série de mains de diverses tailles qui se juxtaposent à l'infini.

J'ai regardé ma fille. Un jour cette randonnée formerait peut-être pour elle la matière d'un énigmatique souvenir auquel serait rattaché un premier sentiment confus d'exister. Je la voyais, elle qui ne parlait pas encore mais dont le langage agitait déjà la plupart des gestes, entrer et sortir, passer d'un monde à l'autre, comme nous venions tout juste de passer du paysage marin au paysage sylvestre, tantôt ouverture béante, tantôt mince filet pensif, retournée en soi comme l'escargot dans sa coquille. Puis j'ai pensé à la terre, à cette terre qui m'attend quelque part comme un lit dans une chambre étrangère. À ces petites mains blanches ramassant une part éloignée de soi. À cette bouche ouverte, les lèvres suspendues et figées au-dessus de leur propre énigme. À cet enfant encore muet qui ne sait pas encore qu'il va mourir et qui flotte encore un moment au-dessus des choses comme un œil éternel et brillant.

Une couleuvre traversa rapidement le chemin et on entendit le son sinueux se perdre dans les hautes herbes. Dans une ornière, creusée par le passage répété des

véhicules tout terrain, un ver de terre creusait lentement sa voie boueuse, obscure, son chemin de terre.